

**DE LA RECHERCHE PRATIQUE A LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE :
NECESSITÉ D'UNE MUTATION !**

Il est devenu rituel de se lamenter sur l'état actuel de la recherche clinique en médecine. Cela nous amène à rappeler qu'il y a une différence de nature entre recherche pratique et recherche scientifique : l'une et l'autre "cherchent", c'est-à-dire qu'elles comportent le mouvement d'un acteur visant à trouver un objet que l'on n'a pas encore. L'une et l'autre comportent un "re", c'est-à-dire une répétition, une organisation de ce mouvement en une méthode qui peut être évaluée.

Ce qui distingue les deux types de recherche c'est, me semble-t-il, la nature de l'objet qui est recherché.

Ainsi, prenons un cas type de recherche pratique, celle du diagnostic médical. Nous dirons que l'objet de la quête est ici de reconstituer avec les termes observés une situation porteuse de significations dans le savoir médical déjà existant. Quant au degré de similitude et à la pertinence du savoir déjà existant, ils sont laissés à l'appréciation du couple médecin-malade. Notons la force d'adhésion qui résulte pour les deux partenaires de ce type de construction intellectuelle, puisqu'elle accompagne des comportements où la mort est toujours présente en nature ou en filigrane. Souvenons-nous aussi de la blessure, de l'angoisse souvent folle, qui naît pour le malade comme pour son médecin lorsqu'un doute s'installe sur la validité de la construction.

Pour situer un tel processus de tradition millénaire, le premier chapitre de la "Pensée Sauvage", la "Science du Concret" de Claude Lévy Strauss serait ici à citer en entier.

.../...

Mais essayons de résumer.

Claude Levy Strauss part de ce qu'il appelle le paradoxe néolithique. C'est très loin en arrière dans l'histoire de l'humanité que s'est confirmée " **la maîtrise par l'homme des grands arts de la civilisation : poterie, tissage, agriculture, domestication des animaux. Nul, aujourd'hui ne songerait plus à expliquer ces immenses conquêtes par l'accumulation fortuite d'une série de trouvailles faites au hasard, ou révélées par les spectacle passivement enregistré de certains phénomènes naturels. Chacune de ces techniques suppose des siècles d'observation active et méthodique, des hypothèses hardies et contrôlées pour les rejeter ou pour les avérer au moyen d'expériences inlassablement répétées**". (*)

Reste à comprendre pourquoi l'origine de la science moderne remonter seulement à quelques siècles, pourquoi ces millénaires de stagnation à laquelle s'oppose la fantastique accélération des acquis de la science moderne. Selon Claude Levy Strauss le "**paradoxe n'admet qu'une solution : c'est qu'il existe deux modes distincts de pensée scientifique, l'un et l'autre fonction, non pas certes de stades inégaux du développement de l'esprit humain, mais de deux niveaux stratégiques où la nature se laisse attaquer par la connaissance scientifique : l'un approximativement ajusté à celui de la perception et de l'imagination, et l'autre décalé ; comme si les rapports nécessaires qui font l'objet de toute science - qu'elle soit néolithique ou moderne - pouvaient être atteints par deux voies différentes : l'une très proche de l'intuition sensible, l'autre plus éloignée**" (Opus cité p.24)

(*) C.Levy Strauss

(La Pensée Sauvage p.22 Plon)

A côté des sciences exactes, c'est une "science du concret" que distingue ainsi Claude Levy Strauss dont il dit qu'il " s'agit de modes d'observation et de réflexion qui furent (et demeurent sans doute) exactement adaptés à des découvertes d'un certain type : celles qu'autorisait la nature, à partir de l'organisation et de l'exploitation spéculatives du monde sensible en termes de sensible. Cette science du concret devait être, par essence, limitée à d'autres résultats que ceux promis aux sciences exactes et naturelles, mais elle ne fut pas moins scientifique et ses résultats ne furent pas moins réels. Assurés dix mille ans avant les autres, ils sont toujours le substrat de notre civilisation (op. cité p.25)."

" Regardez-le à l'oeuvre, excité par son projet, sa première démarche pratique est pourtant rétrospective : il doit se retourner vers un ensemble déjà constitué, formé d'outils et de matériaux ; en faire ou en refaire l'inventaire ; enfin et surtout, engager avec lui une sorte de dialogue pour répertorier, avant de choisir entre elles, les réponses possibles que l'ensemble peut offrir au problème qu'il lui pose. Tous ces objets hétéroclites qui constituent son trésor, il les interroge pour comprendre ce que chacun pourrait "signifier", contribuant ainsi à définir un ensemble à réaliser, mais qui ne diffèrera finalement de l'ensemble instrumental que par la disposition interne des parties"... (op. cité p.28).

Le lecteur devra ici nous pardonner deux choses. D'abord le recours aux larges citations extraites du livre fondamental de Claude Levy Strauss dont la limpidité d'exposition nous apparaît inégalable. Ensuite d'avoir glissé le personnage du médecin praticien généraliste mais aussi spécialiste et hospitalier dans la rubrique que l'auteur consacre à cette forme d'activité moderne, le bricolage, qui, selon lui, nous permet assez bien, "sur le plan technique, de concevoir ce que, sur le plan de la spéculation peut être une science que nous préférons appeler "première" plutôt que "primitive" (op. cité p.26).

.../...

- Les deux premiers travaux que nous publions dans le présent numéro des "Documents de Recherches", celui de Jean-Luc GALLAIS et de Jean de BUTLER nous semblent deux exemples très parlants de cette démarche première qui apparaît lorsqu'un médecin praticien entame une recherche clinique à partir d'éléments (que C. Levy Strauss pourrait qualifier de "précontraints") qu'il a collectionné au fil de sa pratique et qu'il utilise dans une reconstruction intellectuellement satisfaisante que poursuit sa recherche. J'y vois une première tentative de conceptualisation mais dans une démarche métaphorique de celle qu'il observe dans le processus de son comportement professionnel quotidien où sa collection d'éléments précontraints inclut des séquences émanant des sciences biologiques, mais aussi des biographies personnelles passées et actuelles du malade et de son médecin. Ce qui emporte ici l'adhésion, c'est le plaisir quasi-esthétique qui résulte de la finesse et de la quantité d'observations qui sont reliées entre elles. Vues sous cet angle, rien ne distingue les publications d'observations cliniques émanant de médecins praticiens et ceux que signent leurs maîtres universitaires, si ce n'est le degré de la soumission à l'autorité qui marque le comportement des uns par rapport aux autres.

Aujourd'hui comme jadis, la pratique médicale tire grand profit de cette grande tradition médicale - pourtant si proche de la science du concret - par la qualité de l'observation et l'intégration harmonieuse de ce qu'apportent les écrits d'observateurs antérieurs, mais aussi de "séquences rapportées" provenant d'une tout autre approche dont il nous faut maintenant donner des exemples.

.../...

- Les deux derniers travaux que nous publions, celui de Jacques BERTRAND et de Dominique POIVET marquent, nous semble-t-il, une mutation : celle qui est nécessaire au chercheur lorsqu'il veut passer à un mode de production relevant du processus scientifique moderne par lequel la nature se laisse attaquer à un autre niveau stratégique. Ce niveau, Claude Levy Strauss le qualifie comme celui du "savant" et en trace un portrait parallèle à celui du bricoleur.

Sans doute, l'ingénieur aussi interrogé, puisque l'existence d'un "interlocuteur" résulte pour lui de ce que ses moyens, son pouvoir, et ses connaissances, ne sont jamais illimités, et que, sous cette forme négative, il se heurte à une résistance avec laquelle il lui est indispensable de transiger. On pourrait être tenté de dire qu'il interroge l'univers, tandis que le bricoleur s'adresse à une collection de résidus d'ouvrages humains, c'est-à-dire à un sous-ensemble de la culture. La théorie de l'information montre d'ailleurs comment il est possible, et souvent utile, de ramener les démarches du physicien à une sorte de dialogue avec la nature, ce qui atténuerait la distinction que nous essayons de tracer. Pourtant, une différence subsistera toujours, même si l'on tient compte du fait que le savant ne dialogue jamais avec la nature pure, mais avec un certain état du rapport entre la nature et la culture, définissable par la période de l'histoire dans laquelle il vit, la civilisation qui est la sienne, les moyens matériels dont il dispose. Pas plus que le bricoleur, mais en présence d'une tâche donnée il ne peut faire n'importe quoi ; lui aussi devra commencer par inventorier un ensemble prédéterminé de connaissances théoriques et pratiques, de moyens techniques, qui restreignent les solutions possibles.

.../...

La différence n'est donc pas aussi absolue qu'on serait tenté de l'imaginer ; elle demeure réelle, cependant, dans la mesure où, par rapport à ces contraintes résumant un état de civilisation, l'ingénieur cherche toujours à s'ouvrir un passage et à se situer au delà, tandis que le bricoleur, de gré ou de force, demeure en deçà, ce qui est une autre façon de dire que le premier opère au moyen de concepts, le second au moyen de signes. Sur l'axe de l'opposition entre nature et culture, les ensembles dont ils se servent sont perceptiblement décalés. En effet, une des façons au moins dont le signe s'oppose au concept tient à ce que le second se veut intégralement transparent à la réalité, tandis que le premier accepte, et même exige, qu'une certaine épaisseur d'humanité soit incorporée à cette réalité. Selon l'expression vigoureuse et difficilement traduisible de Peirce : "it addresses somebody."

On pourrait donc dire que le savant et le bricoleur sont l'un et l'autre à l'affût de messages, mais, pour le bricoleur, il s'agit de messages en quelque sorte pré-transmis et qu'il collectionne : comme ces codes commerciaux qui, condensant l'expérience passée de la profession, permettent de faire économiquement face à toutes les situations nouvelles (à la condition, toutefois, qu'elles appartiennent à la même classe que les anciennes) ; tandis que l'homme de science, qu'il soit ingénieur ou physicien, escompte toujours l'autre message qui pourrait être arraché à un interlocuteur, malgré sa réticence à se prononcer sur des questions dont les réponses n'ont pas été répétées à l'avance. Le concept apparaît ainsi comme l'opérateur de l'ouverture de l'ensemble avec lequel on travaille, la signification comme l'opérateur de sa réorganisation : elle ne l'étend ni le renouvelle, et se borne à obtenir le groupe de ses transformations. (Levy Strauss "La pensée sauvage" p.29-30 ed.Plon)

Relisant l'assemblage de ces longues citations que je tire naturellement de ma propre "collection" de textes conservés dans l'idée que "ça peut toujours servir", puis regardant l'articulation de cet éditorial avec l'ensemble des textes qui lui font suite, je me dis que c'est là un "beau numéro" de la présente publication des Documents de Recherche en Médecine Générale".

Réapparaît ici le problème de l'art dont Claude Levy Strauss, toujours lui, montre comment "il s'insère à mi chemin entre la connaissance scientifique et la pensée mythique ou magique ; car tout le monde sait que l'artiste tient à la fois du savant et du bricoleur : avec des moyens artisanaux, il confectionne un objet matériel qui est en même temps un objet de connaissance" (op. cité p.33).

Il me restera à vivre non comme une blessure mais comme une récompense la découverte par d'autres des points obscurs de mon raisonnement, c'est alors seulement que derrière le bricoleur et l'artiste le scientifique se profilera.

Dr O. ROSOWSKY